

François Pétry

Le « Salon des rêves »

Comment le peintre
Joseph Steib
fit la guerre à Adolf
Hitler



La Nuée Bleue
Place des Victoires



Portrait de Joseph Steib, « armé de pied en cap », au moment de la Libération : avec béret, lavallière, blouse blanche, palette et pinceaux. Henry Rudler, photographe (atelier La photographie multicolore à Brunstatt) a réalisé ce portrait de l'artiste en février 1945, en même temps qu'il photographiait les libérateurs de Brunstatt, principalement des tirailleurs d'Afrique du Nord (voir p. 209). A cette époque, Steib avait achevé le cycle du « Salon des rêves ».

Introduction

Comment le peintre

Joseph Steib

fit la guerre à Adolf Hitler

*«Un artiste avec un rêve
peut avoir la force d'une armée.»*

JOHN NESBITT

Joseph Steib (1898-1966), modeste employé aux écritures de la ville de Mulhouse, remplissait les bordereaux de redevances du service des eaux. C'était un homme passionné : tout au long de sa vie, il a constitué de nombreuses collections accumulant, en quantités considérables, des objets ayant trait principalement à l'image (tableaux, imagerie populaire religieuse, civile et militaire, photographies, cartes postales), mais aussi des céramiques, des verres, des étains, des meubles, et bien d'autres choses. Il collectionnait les travaux de petits maîtres régionaux, mais avait réuni aussi des œuvres de quelques bons peintres anciens. Il avait vu les collections de musées proches de chez lui (Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Bâle) et connaissait, au moins à travers de nombreux livres d'art, les tableaux des grands maîtres européens. Enfin, il s'était mis assidûment à la peinture à partir de 1925 et les collections constituées nourrissaient son œuvre de peintre.

Voilà pour cet homme discret, joyeux, inséré dans son milieu, que rien n'aurait dû faire sortir de l'anonymat des petits cercles d'amateurs d'art régional. Mais Joseph Steib a croisé la grande Histoire en 1939 et – le temps de la guerre et de sa série du «Salon des rêves» – a révélé une facette exceptionnelle de sa personnalité et de son talent.

Même s'il n'est jamais sorti de sa région, Steib était très ouvert au monde, passionné par les bouleversements de son époque. Il est né dans une ville plutôt rebelle : Mulhouse était (de 1871 à 1918) sous domination allemande, mais de mauvais gré, et la majorité de la population manifestait des sentiments francophiles. La ville fut libérée par les Français en août 1914, mais aussitôt reprise, puis libérée et reprise

Réquisition dans un train

Steib représente, en 1942, une scène ordinaire dans l'Alsace nazifiée : un contrôle de civils.

La perspective est particulière : une vue en plongée dans un compartiment de troisième classe à bancs de bois. Des paysannes, accompagnées d'enfants, se rendent au marché. Les fenêtres donnent sur un paysage riant et les couleurs d'été contrastent avec les tenues à dominante noire des femmes, mais la guerre est bien là avec, peintes ou gravées sur les vitres du compartiment, les inscriptions *Vorsicht* (vigilance) et *Abdunkeln* (à occulter, pour ne pas se signaler aux bombardiers alliés la nuit). Une inspection des paquets et ballots est en cours. Les voyageuses fixent une scène centrale, où un contrôleur constate une infraction chez une paysanne atterrée : peut-être transporte-t-elle des champignons. L'épisode rappelle les pratiques du marché noir avec ses petits trafics et trocs que le régime nazi cherchait à réprimer. Joseph Steib montre aussi que, malgré la nazification omniprésente, on résiste notamment par la dérision : au premier plan du tableau, on remarque, sur une bassine de tôle, les sigles d'organisations nazies implantées en Alsace en 1940 : KDF (*Kraft durch Freude*, la force par la joie) et WHF (*Winterhilfswerk*, Œuvre de secours d'hiver, organisant quêtes et collectes pour l'armée). Par l'association des couleurs d'une jupe bleue de paysanne, d'un emballage de toile blanche et du remplissage rouge d'une caisse, Joseph Steib a trouvé moyen de représenter les trois couleurs interdites, il y fait voir un geste d'ironique résistance populaire, comme si la combinaison des couleurs était le fait des paysannes.



Sous la botte allemande

Dans ce tableau daté de 1940, alors que le régime nazi installe en Alsace annexée son implacable organisation, Joseph Steib représente l'intérieur d'un lieu public (école ou peut-être gare). Le décor est en cours de changement : à gauche, le crucifix est décroché et, à droite, un gigantesque portrait d'Hitler est mis en place. Le drapeau à croix gammée et des affiches (*Aufruf, Heil, Appel aux Alsaciens, etc.*) viennent d'être fixés au mur. De nombreux soldats fouillent une foule de civils où l'on note la présence de deux religieuses. Deux grandes baies donnent à découvrir des troupes allemandes qui défilent à perte de vue, drapeaux déployés alors que deux soldats de taille disproportionnée sont positionnés devant les fenêtres.

Comme d'autres tableaux de la série, cette scène est davantage une allégorie qu'une scène réelle. Steib s'est inspiré de scènes de départ qui ont marqué la seconde moitié de l'année 1940 : à partir de juin 1940, les expulsions massives se sont multipliées. Il détaille l'équipement des civils en partance : landau, valises, paquets. Si certains se montrent interrogatifs, beaucoup semblent abattus ; des enfants pleurent, les parents les consolent. La distribution d'un brouet, présenté dans des jattes ou terrines démesurées, semble indiquer que les civils sont retenus depuis un moment déjà ou ont devant eux un long voyage.

Par cette scène chargée d'émotion, le peintre montre la mise en place du nouveau régime : l'allégorie spécifique du décor nouveau, où Hitler veut remplacer le Christ, est un fait évident pour Steib dès 1940. Le défilé des troupes et les soldats géants qui occultent l'une des fenêtres signalent l'invasion brutale et l'installation organisée du régime nazi. Le vert des uniformes et le noir des tenues civiles forment non seulement une composition contrastée, mais doivent montrer l'invasion du vert-de-gris nazi, recouvrant tout, jusqu'à finir par couvrir les murs. Comme si cela ne suffisait pas, Steib a même choisi d'encadrer cette scène d'un cadre gris-vert.





HEILI

ELS

Deux visions apocalyptiques mises en parallèle, avec cependant des objectifs bien différents. Joseph Steib, dans *Le juste retour des choses* de 1942-1943, peint la future mise à feu et à sang de l'Allemagne dont il souhaite fortement la destruction ; George Grosz, dans *The Pit* de 1946, peint ce qu'il redoute, mais ne souhaite pas.

– même émigrés – se sentent aussi une responsabilité en tant que nationaux allemands, un devoir vis-à-vis de leur pays, l'Allemagne dont ils redoutent l'anéantissement dans une apocalypse infernale. Steib peint lui aussi ce monde dantesque dans *Le juste retour des choses*, dès 1942-1943, avec un déluge de feu où traînées brûlantes et noires alternent de façon quasi-abstraite. Mais sa peinture n'est pas faite dans un souci de conservation, elle est une peinture de destruction. Comme Hitler veut tout détruire et éradiquer, Steib est pour sa part complètement dans la vengeance (titre d'un de ses tableaux non connu encore) et souhaite en retour, lui, la destruction totale de l'Allemagne. Steib peint des scènes très proches de celles des *Widerstandsmaler* et partage avec eux la même vision négative d'Hitler et de ses sbires, mais en ce qui concerne le devenir de l'Allemagne, Steib, patriote français, est, par rapport à ces autres peintres, dans un autre camp.

Le cas singulier du « Conquérant » et ses résonances multiples

Dans le cadre de ces examens comparatifs, le tableau *Le Conquérant* mérite un développement spécifique. Cette œuvre intense, par toute une série de thèmes qui y apparaissent, oriente vers la *Widerstandsmalerei*. Le titre donné par Steib en 1942 se voulait bien entendu de dérision. Il est dans son attitude de « guerrier » antihitlérien et cherche à humilier son adversaire. Hitler, à ses débuts, était apparu à une partie des Allemands



comme un matamore, un bravache qui s'agitait, faisait des moulinets et n'irait pas très loin. C'était encore le cas, en 1933, lorsque parut un petit ouvrage anonyme, dont l'auteur a été identifié ensuite, au Malik-Verlag, maison d'édition à l'origine berlinoise et réfugiée à Prague, fameuse par les auteurs publiés et par les exceptionnelles jaquettes d'ouvrages réalisées par John Heartfield. L'auteur, Rudolf Olden et, pour une fois, Heartfield n'ont pas eu à réaliser de photomontage, une photo réelle a fait l'affaire : celle du vieux président de la République Hindenburg intronisant Hitler comme chancelier. Le titre *Hitler der Eroberer* (Hitler le Conquérant) est plus qu'atténué par le sous-titre *Die Entlarvung einer Legende* (Le démontage d'une légende). L'auteur veut croire encore qu'il suffirait de démasquer un mythe et qu'il n'y aurait pas davantage de développements. Moins de six ans plus tard, Hitler avait entrepris sa chevauchée walkyrienne et funeste qui mit l'Europe, puis le reste du monde à feu et à sang. Lorsque Steib peint *Le Conquérant* en 1942, les conquêtes étaient largement lancées et pour beaucoup réussies, mais des résistances armées fortes venaient de se lever et le vent commençait à tourner.

SUR LES TRACES DE JOSEPH STEIB ET DU « SALON DES RÊVES »

DE LA DISCRÉTION À L'OUBLI, PUIS LA REDÉCOUVERTE



Qui est Joseph Steib ? Par une étiquette, frappée d'un tampon que l'on trouve au dos de quelques tableaux, on apprend que «*JOSEPH STEIB / (est) Artiste-Peintre - Miniaturiste diplômé / Médaille d'Argent / - Membre des Artistes Français grand Palais / 235, Fbg. d'Altkirch, 235 / MULHOUSE BRUNSTATT (Ht-Rhin)* ». Aller plus loin se révèle rapidement difficile : une longue enquête de terrain, avec ses aléas, a été nécessaire pour compléter les maigres sources écrites.

Le « Salon des rêves » : un artiste dans la guerre totale

La Seconde Guerre mondiale a profondément changé le monde de Joseph Steib. À la fin des années 1930, il semblait installé, malgré ses soucis de santé, dans une vie tranquille : il y avait le train-train de son activité d'employé que venaient épicer les trouvailles qu'il faisait dans les divers domaines de ses collections ; il poursuivait ses copies de tableaux de Zwiller et de petits maîtres au musée des Beaux-Arts et s'affirmait en tant que spécialiste de tableaux un peu passéistes, comme ses scènes alsaciennes et légendes. Avec le recul que nous pouvons avoir, on peut observer que « quelque chose » se passait déjà dans ces tableaux alsaciens : il y avait de l'étoffe et de l'étoffe pourrait-on dire, mais il manquait une étincelle. Avec la guerre, le « grand sujet » est arrivé pour Steib : comme dans le cas d'autres peintres, et non des moindres (Dix et Beckmann par exemple), la guerre a eu sur Joseph Steib un effet d'éveil. Il y avait eu comme une attente de la guerre avant 1914 : Georg Heym avait dit *Man hungerte nach dem « Grossen Ereignis »* (On avait faim du « Grand Événement », qui devait tout perturber et tout rénover). L'annexion brutale de sa région et l'installation d'un régime dictatorial affectèrent profondément Steib : cet événement, comme un tremblement de terre a fait tomber sa gangue ruraliste. Joseph Steib s'est révélé tout autre, devenant un veilleur et un combattant : il « explose » et peint une œuvre nouvelle, en rupture totale avec sa production précédente.

Les événements vécus à partir de 1914 à Mulhouse, ainsi qu'un environnement où la tradition de satire est vive ont contribué à structurer Joseph Steib. Dans son milieu de travail de petits employés de la ville de Mulhouse, la gouaille et la repartie ne devaient pas faire défaut et Joseph Steib avait certainement appris tôt à bien se défendre. Il se singularise en tant qu'artiste, participant à des expositions, animant un groupe de peintres, parfois cité dans la presse. Une de ses premières œuvres critiques est certainement réalisée au bureau : il s'agit d'un dessin comportant des collages, *Singen. Polizeilich verboten* (Il est interdit de chanter par ordre de la police). Sachant que Steib était un peu musicien, qu'il jouait du piano et chantait, il est fort possible qu'il ait chanté quelquefois dans le cadre de son service municipal et qu'un chef l'ait réprimandé, d'autant qu'il n'était apparemment pas un employé facile, mais plutôt du genre réactif et critique.

Joseph Steib a été décrit comme ayant été un *Hurrahpatriot*, un patriote exalté. Cette attitude est en lien avec le mouvement patriotique pro-français très en vogue en Alsace au moment de la Première Guerre mondiale. Comme patriote, profondément blessé par la défaite de la France puis l'annexion de l'Alsace au Reich en 1940, sa propension à la satire et à la gouaille ont transformé Joseph Steib en individu que le système nazi ne pouvait qu'exaspérer.

Deux interventions du Gauleiter Wagner à Mulhouse. A gauche, le responsable de l'administration civile du Reich en Alsace annexée martèle un discours dans une réunion publique, devant un décorum nazi particulièrement soigné. À droite, intervention dans une grande entreprise : *Betriebsappell*, tout le personnel est rassemblé. Le Kreisleiter Mourer, responsable local à Mulhouse, est au premier rang (le deuxième dans la rangée de droite).



1944 et, par rapport à l'œuvre créée par Steib durant la guerre, il présente un intérêt unique, devenant même l'« anti-Salon des rêves ». Les manifestations de propagande nazie apparaissent innombrables dans l'album, organisées et mises en scène comme dans tous les territoires allemands. Des séries de photographies montrent comment le parti intervient dans toutes les étapes de la vie comme au quotidien : il récupère ainsi les fêtes familiales et tente de se substituer au christianisme. Apparaissent, présidés par le Kreisleiter Mourer ou d'autres autorités nazies, des baptêmes appelés *Lebensweihe* (Bénédiction de vie), des mariages nazis. Il y a les célébrations nazies de mères de familles nombreuses, qui deviendront d'ailleurs un modèle pour la France de Vichy. Et aussi les *Heldengedenkfeier* (Célébration de la mémoire d'un héros) qui scénarisent la veillée funéraire d'un soldat mort à la guerre. Steib a été heurté par ces mises en scène : dans l'exposition de 1945, il a présenté un tableau, resté inconnu jusqu'ici, au titre parlant, *Le carnaval de la visite mortuaire*.

Contrôler et encadrer la population en permanence, mobiliser les esprits, ne pas laisser de répit (et le temps de réfléchir) sont les consignes mises en œuvre : la propagande est partout et soutenue avec les affiches, les calicots aux slogans multipliés par centaines, les drapeaux et fanions par milliers ; les uniformes, les brassards sont omniprésents. Le placardage de nouvelles est démultiplié, les victoires de l'armée allemandes y sont annon-

cées, même lorsque cela n'est plus le cas. Les journaux sont bien sûr tous à la botte et strictement contrôlés. Toute la population est embrigadée dans une multitude d'associations touchant toutes les catégories. Steib fera figurer plusieurs fois sur des tableaux le BDM (*Bund Deutscher Mädel* – Union des jeunes filles allemandes). L'album Mourer donne aussi une idée de l'embrigadement intense sur les lieux de travail

Certaines manifestations avaient lieu devant des foules importantes, littéralement convoquées. Par la multiplication des défilés, les occupants entendaient montrer que leur emprise sur la ville et sur les esprits était totale, et faire oublier que l'entrée des troupes allemandes, en juin 1940, s'était faite « dans un silence de cimetière ». Une forte mobilisation contrainte était organisée : sur le passage de manifestants nazis, la *Hausschmückung* (décoration des maisons) avec drapeaux ou fanions était exigée, les scolaires mobilisés ainsi que les membres des associations inféodées. Pour la fête annuelle d'arrondissement du parti (*Kreistag*), les efforts étaient décuplés. Pour celle de 1941, il n'y eut pas moins de trente arcs de triomphe, deux mille cinq cents mètres de guirlandes de sapin, sept cents mètres de tissu rouge, et trois cent cinquante grands drapeaux. Le moment le plus important était toujours le regroupement sur la place de la Réunion, rebaptisée Adolf-Hitlerplatz.

Pour les Mulhousiens opposants au nazisme, ces marches bruyantes au pas cadencé et avec fanfares étaient, chaque fois, d'insupportables violences.



C'est l'histoire d'une révélation, d'une redécouverte quasi miraculeuse. L'œuvre de résistance d'un peintre amateur alsacien décédé vingt ans plus tôt a été progressivement exhumée dans les années 1980 par François Pétry, un collectionneur passionné. Le « *Salon des rêves* » de Joseph Steib – 57 tableaux peints clandestinement entre 1939 et 1944 – s'impose comme une œuvre majeure de la peinture de résistance, exposée aujourd'hui dans de prestigieux musées européens au côté des plus grands artistes du XX^e siècle.

À travers la restitution du quotidien de la guerre, avec ses brimades et ses violences, et des mises en scène hallucinées et parfois cauchemardesques, Steib fait front à Hitler. Chacun de ses tableaux est un attentat, un sacrilège contre le Führer, qui est pour l'artiste un Antéchrist qu'il élimine dans des tableaux à la force chamanique.

Entre art populaire, expressionnisme et surréalisme, avec un humour acide lancé à la face des bourreaux et des élans de compassion envers les victimes, le « *Salon des rêves* » est une œuvre fascinante, riche de symboles, et Joseph Steib apparaît comme un artiste hors du commun, au courage considérable, peignant au péril de sa vie dans l'Alsace soumise à l'impitoyable joug nazi.

Préface de Fabrice Hergott

Ci-dessus :
Joseph Steib, *La Dernière scène*, 1943.
En couverture :
Joseph Steib, *Le Conquérant*, 1941.

